

LA DYSHARMONIE

Djilali Boukhari

Éditions ThoT
Roman

À Abdelkader Khelfa, un homme d'une
grande qualité humaine, et qui fut pour
moi bien plus qu'un ami. Un frère.

1.

Comme il y allait, le gars ! Il décoche son crochet du gauche avec la brutalité d'un animal sauvage. Qu'il n'est pas... Et qu'il n'a jamais été d'ailleurs. Il livre son corps tout entier dans une bourrasque de violence tandis qu'autour de lui les spectateurs sifflent, se trémoussent et, pour certains, miment ces combattants qu'ils supportent, ces danseurs qu'ils portent au pinacle. Alors que ces derniers, dans un carré de lumière, se catapultent leurs gants de cuir rouges, les hommes de coin, eux, ne cessent de leur cracher leurs tactiques et leurs ruses. Ils participent à un jeu stupide, croyant peut-être qu'en s'égosillant comme des cochons à l'abattoir, leur poulain excellerait, puis vaincrait.

Il était là, Ali, baignant dans sa sueur, animé par une si grande énergie, prisonnier de cette danse absurde et sans autres choix que de s'y adonner. Il était pris, le Ali, tout comme son adversaire dont la peau lactescente était devenue rouge de sang et qui, bientôt, allait ceinturer son bourreau pour reprendre son souffle. Et quand l'arbitre, pansu comme une baudruche, hurla

froidement « break ! », de sorte que les artistes se séparent de leur enlacement brûlant, le visage ensanglanté de l'inconnu se colla à celui d'Ali, le maculant de sa sueur, de son sang et de son odeur saumâtre, insupportable. Ali vit clairement cette face aux gros yeux larmoyants fendus de fins vaisseaux, aux arcades défoncées, à la bouche écumant la fatalité en même temps que la bave. Il le vit franchement, ce visage agonisant qui semblait le supplier d'arrêter de cogner. Il paraissait lui dire que ce n'était qu'un jeu, qu'une chorégraphie, rien de plus. Mais lui, Ali, bien que conscient de la débilité de ce jeu – et de ses enjeux –, était tout entier entraîné dans cet élan d'inhumanité. C'était plus fort que lui. Aussi s'acharna-t-il sur son adversaire, à tel point qu'il finit par le coucher sur le tapis bleu roi, bien moelleux.

Et voilà la baudruche, étranglée par son nœud papillon, rouge comme une tomate, qui se mit à brailler en levant ses doigts dodus, les uns après les autres. Bientôt, il ne resta plus que trois doigts à la victime pour que la folle tempête cessât. Le danseur était étalé, ailleurs, les yeux retournés. On aurait dit un défunt. Enfin, les doigts de la baudruche, complice de cette espèce de bourrée, finirent de se lever. L'adversaire resta sur le tapis, allongé confortablement. Tandis que l'ambiance était aux applaudissements et aux « Bravos ! Bravos ! », les hommes de coin, affolés, s'affairèrent autour du mourant. Ali garda les bras ballants plutôt que de les lever comme il était d'usage.

Et puis il sortit de ce traquenard, que des gens, pour le moins douteux, avaient organisé pour que d'autres, moyennant trois

sous, se sustentent joyeusement de violence. Il descendit, tête basse, les quelques marches de bois posées dans les deux coins antagonistes par des laborieux pour la circonstance. Ali était oppressé par les regards des voyeurs qu'il n'osait pas affronter, lui, vaillant qu'il était. Alors, de la scène, il fila droit en direction des vestiaires. Soudain, ses yeux furent accrochés par le visage de sa belle demoiselle, assise sur sa trajectoire, muette, béate.

Elle était présente, Sonia, posée sur une chaise de plastique moulée, grise, aux pieds métalliques, regardant son beau prince, vêtu de sa belle culotte scintillante, défilier devant elle dans ce corridor de lumière vive. Elle était séduite. Assise, le buste droit, une cuisse sur l'autre, balançant son talon, elle était ravissante dans son tailleur gris chiné d'un tissu épais. À croire qu'il n'y avait qu'elle dans la salle tant sa beauté tranquille contrastait avec cet univers de fous, d'agités avides de bestialité. Vils. Ses yeux noirs, brasillants, se chevillèrent à ceux de son héros, rendant l'instant unique, inoubliable. Elle l'envahit totalement, reléguant les sifflets et les excitations au second plan.

Que faisait-elle là ? N'avait-elle pas autre chose à faire que de venir se mêler à ces crétins furieux ? se demanda Ali. Il fut comme ennuyé d'avoir à partager sa présence avec ces remuants à mille lieues de la chose sentimentale.

Sonia était un personnage énigmatique. De ces personnages traversés par tant de contradictions, difficilement cernables ; elle était si fragile et en même temps si aventureuse, tantôt naïve – ou paraissant l'être – et tantôt habile. Elle avait un magnifique

visage teinté, semblant toujours triste, et auquel Ali était particulièrement sensible. Cela dit, n'était-il pas plus sensible à sa vie plutôt qu'à sa beauté ? Elle avait vécu des événements pour le moins traumatisants qu'elle semblait traîner derrière elle comme l'on traînerait un boulet de fonte. Et ces moments d'évasion, lorsque ses yeux se perdaient dans le néant, parfois, en étaient des symptômes perceptibles. Tout comme ces moments où, spontanément, elle se mettait à déverser des larmes sans fin. Ali pouvait bien essayer de la rasséréner, rien n'y faisait.

Elle habitait un quartier d'une petite commune, en banlieue de Grenoble. Bien que d'apparence calme, ce quartier où l'on avait amoncelé une population essentiellement étrangère abritait des trafics en tout genre. Son frère, Malek, à peine plus âgé qu'elle, et pour qui elle avait une profonde affection, s'y était consacré, lui aussi, à ces trafics. Mais il était – hélas ! – trop souvent du mauvais côté : il consommait plutôt qu'il ne commerçait. Un bon gars, le Malek.

C'était un beau brun, au corps fin. L'insouciance – et c'est là un euphémisme – caractérisait le personnage. Sur une photo que Sonia gardait précieusement dans son portefeuille, on voyait un jeune homme à la chevelure dense, bouclée, qui paraissait si fragile, naïf. Un peu comme sa sœur, finalement.

Il avait une petite amie, Caroline. Quelque peu simple d'esprit, cette dernière était plutôt calme. Elle avait un corps enveloppé et un visage de poupée aux yeux azur. Sonia l'appréciait beaucoup, surtout parce qu'elle fréquentait son frère et

qu'elle en était follement amoureuse. Caroline suivait partout son beau brun. Il aurait pu aller n'importe où, elle l'aurait suivi tant elle l'aimait. Ils passaient souvent les après-midis ensemble, affalés sur le canapé devant le petit écran, chez Malek, pendant que les parents étaient au travail et les enfants à l'école.

Un jour, Malek arriva, titubant, accompagné de sa demoiselle. Celle-ci tomba de tout son poids sur le fameux canapé, la jupe remontée, étalant ses cuisses blanches, épaisses, brûlantes. Et tandis qu'elle examinait Malek faire le pitre, le regard langoureux, elle partit d'un éclat de rire, prise d'une joie spontanée qui ne trouvait point de justification en cet instant, sinon dans le plaisir que lui procurait l'univers qu'elle habitait. L'atmosphère fut bien curieuse, panachée d'inconscience et de sensualité. Pendant que les consciences divaguaient, l'horloge, clouée au mur, tournait. Elle indiquait quinze heures et dix minutes. Et puis, dans le salon, tapissé d'un papier fin couleur pourpre décollé par endroit, soudain le silence s'installa ; le temps s'arrêta. Malek se pencha sur sa belle, les yeux coruscants de désir. Alors que Caroline, saisie d'émois, s'attendait à un tendre câlin, son beau brun se leva brusquement et se mit à gesticuler. Le temps repartit, les aiguilles de l'horloge reprirent leur ronde. Et pendant qu'il se dandinait de tout son corps face à sa demoiselle, écroulée de rire désormais, il sortit un canif de sa poche et continua à délirer, à s'amuser. Il s'approcha d'elle, bras en mouvement, le corps ondulant. Et pour l'impressionner, le voilà qui joua à lui faire peur avec sa lame.

Les yeux luisants, détendue, couchée sur ce canapé, ardente, Caroline semblait apprécier le jeu. Soudain, les deux corps s'unirent affectueusement. Point de passion ; que de la tendresse dans ce jeu d'hallucinés. Malek se positionna à califourchon sur ce corps brûlant, délicieux. Elle était là, Caroline, sous le poids de son beau jeune homme, muette, folle, hurlant son amour de ses yeux ensoleillés. Allongée, enfoncée dans ce canapé, elle paraissait toute entière enveloppée de bonheur. De belles émotions, dirions-nous.

Et puis, tout à coup, une larme vermeille glissa le long de son cou lisse et laiteux, semblant trouver sa source au niveau de la carotide. Bientôt, d'autres giclèrent du cou, faisant subitement sursauter Malek, terrifié. Que venait-il de faire là ? Il était comme égaré, le malheureux, complètement perdu, la main tenant ce maudit canif couvert de rouge. La trotteuse de l'horloge, cette fois-ci, cessa définitivement de tourner. Alors que Caroline se vidait de son sang, elle continuait de le dévorer calmement de ses yeux larmoyants. On aurait dit que son amour pour lui la rendait insensible à son propre drame. Comme si ce n'était pas son corps qui se mourait. De ses doigts, tremblants, maladroits, Malek chercha la cavité pour la colmater, mais le trou était si béant qu'il ne pouvait arrêter le ruissellement de sang. Alors il se mit à pleurer comme un enfant, à la supplier de rester avec lui. Elle lui lança un ultime « je t'aime » et sombra dans l'inconscient ; de ses longs cils, elle éteignit ses yeux azur. Dans un affolement total, Malek se leva et alla chercher de l'aide

chez les voisins. Vint un homme de couleur, grand, chéchia sur le crâne. Quand il vit la malheureuse baignant dans son sang, il précipita son qamis¹ sur elle. Et pendant qu'il avait la tête penchée sur son corps, cherchant à la réanimer, Malek jeta un dernier regard sur sa belle et, aussitôt, fuit les lieux.

Sonia arriva sur ces entrefaites. L'horloge indiquait seize heures pile. Elle vit le voisin à genoux, drapé, affolé. Et derrière lui, Caroline, allongée, éteinte, recouverte de sang. Ce fut un électrochoc. Caroline à terre, ensanglantée, livide ; de cette image épouvantable, Sonia ne se remit jamais.

Le lendemain, Malek, des plus misérables, abandonné, pleurant, se rendit directement au commissariat. Les policiers lui apprirent le décès de Caroline. À cet instant précis, la vie cessa son cours, plongeant l'assassin dans les profondeurs de l'enfer. Le plongeant jusque dans les abysses sataniques. Ils l'assirent brutalement. Et face à un képi décoiffé peinant sur une machine à écrire dont on aurait dit qu'elle sortait tout droit d'un musée, Malek raconta dans les moindres détails sa mésaventure.

Douze ans d'enfermement, telle fut la peine que lui avait infligée le juge de cette affaire aussi sordide que surréaliste. La famille était effondrée. Que dire de Sonia ? De son chagrin, de sa douleur ?

1. Le qamis ou kamis est un vêtement long porté traditionnellement par des hommes musulmans.

2.

Au quartier Paul-Mistral, où habitait Ali, il y avait ceux des quatre barres et ceux du fond. Des nuls, des peureux, des mangeurs de cochon, voilà ce qu'ils étaient ceux du fond. Ils n'avaient ni la vaillance ni le style, les affreux. Ali, lui, faisait partie des premiers ; de ceux des quatre barres, des braves, des authentiques. Il habitait au commencement de ce grand « S » : un immeuble d'au moins huit cents mètres de long, traversant de bout en bout le quartier, à quelques pas de deux écoles primaires. De sa fenêtre, perché au huitième étage, il voyait cette artère serpentant au pied du géant de béton, pénétrant dans le cœur du quartier. Il distinguait aussi le petit terrain de foot délimité par la cour de l'école élémentaire Mistral, par le gymnase et les arbustes côté artère. À croire qu'en ces lieux, on avait pris soin d'enserrer les espaces, de les organiser pour contenir le vivant dans un prêt-à-vivre. Nul besoin de penser à un « autour de soi ». De se le façonner. Et même d'aller le rechercher ailleurs. Ici, tout avait été prévu dès l'origine.